



Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti n° 25 janvier-juin 2015

Odile Tobner : éditorial p. 1

Mongo Beti : Afrique noire, littérature rose. p. 2

Bulletin d'adhésion : p. 6

Au premier semestre 2015, la SAMBE a choisi d'honorer, en association avec la revue Mosaïques, qui a sorti un numéro spécial à cette occasion, l'écrivain-éditeur-libraire René Philombe (1930-2001), d'abord par une conférence à la librairie de Peuples Noirs le 8 mai, suivie d'un pèlerinage à Batchenga, le 10 mai.

Modérée par Joseph Owona Ntsama la conférence-débat entendit les interventions du Pr Kom, de l'Université des Montagnes, ami de Philombe, du Pr Fotsing, de l'Université de Dschang, de Jean-Claude Awono, enseignant et président de La Ronde des poètes, de Joseph Fumtim, des éditions Ifrikyia, de René-Léa Philombe, fils cadet de l'écrivain. Dans le public Enoh Meyomessé, écrivain, tout juste libéré après les mois d'incarcération abusive qu'il a subis et Marcellin Vounda-Etoa, directeur des éditions et de la librairie CLE apportèrent, parmi d'autres, leur éclairage.

Le 10 mai une délégation de la SAMBE s'est rendue dans la localité de Batchenga, au village de Ndji, où vécut Philombe et où il est enterré.



Dans ce numéro nous reproduisons un texte fameux de Mongo Beti : Afrique Noire Littérature rose, paru, sous la signature A. B. dans la revue Présence Africaine (avril-juillet 1955), véritable manifeste pour une littérature romanesque réaliste, capable de rendre compte de l'état de l'Afrique au vingtième siècle.
Odile Tobner

Afrique noire

Littérature rose

Si l'on excepte les livres écrits par les explorateurs et les missionnaires, livres aujourd'hui presque sans intérêt tant la mentalité qui animait généralement leurs auteurs a vieilli ¹, il n'est guère, à notre connaissance, d'œuvre littéraire de qualité inspirée par l'Afrique Noire et écrite en langue française. Quand je dis œuvre de qualité, j'entends surtout une œuvre accueillie, connue, admise comme telle par le grand public — car au point de vue de l'efficacité, à quoi sert-il qu'un chef-d'œuvre ait été écrit ou même publié en 1955 s'il ne sera connu, lu par le public qu'en l'an 2000 ? Naturellement, pour notre exposé, il importe, peu que cette œuvre de qualité ait été écrite par un Noir ou un Blanc. Absence donc d'œuvres de qualité inspirées par l'Afrique Noire et écrites en français. Cette première constatation est un fait sur lequel, après toutes les informations que nous avons pu glaner, il nous semble difficile qu'on puisse nous contredire.

Alors que cette carence d'œuvres de qualité eût pu s'expliquer durant l'entre-deux-guerres par l'intérêt minime que l'Europe, et surtout la France, portait alors à l'Afrique, et par l'incapacité où se trouvaient les Africains, sans instruction, d'écrire en français en 1955, alors que de plus en plus l'Afrique préoccupe les Européens et qu'il se trouve, de plus en plus d'Africains non seulement capables, mais encore désireux d'écrire, cette carence d'œuvres de qualité est moins facile à comprendre. Du moins en apparence.

Car, regardons-y de plus près et tout s'éclaire. Et d'abord quelles catégories d'écrivains s'inspirent aujourd'hui de l'Afrique Noire ?

Il y a les journalistes, constamment curieux, constamment à l'affût d'un sujet neuf et, lorsqu'ils l'ont trouvé, le traitent à l'épate. Les reportages écrits sur l'Afrique depuis la dernière guerre sont particulièrement détestables. Il est difficile aux journalistes d'écrire des chefs-d'œuvre sur l'Afrique.

Il y a aussi les intellectuels à la recherche d'une solution pour le monde futur et qui écrivent généralement des essais mi-politiques, mi-philosophiques, mi-littéraires. Cela donne des livres tels que : « Les Peuples nus » de M.-P. Fouchet, ou encore : « La France et les Noirs » de Jean Guéhenno. Disons tout de suite que nul ne s'attend à un chef-d'œuvre venant de cette catégorie d'écrivains.

Il y a les industriels, les politiques, les économistes et autres spécialistes. Le mieux qu'on ait à faire ici c'est de n'en point parler.

Il y a les poètes dont il en est d'excellents : les A. Césaire, D. Diop, Paul Nizer, J. Roumain, etc... Ils se recrutent surtout parmi les hommes de couleur, c'est-à-dire les colonisés. Il s'agit généralement d'intellectuels très conscients, droits et par conséquent incapables d'aucune compromission avec l'ordre colonialiste ; il résulte de cette situation que leur voix ne s'entend guère. Aussi, conformément à notre notion objective du chef-d'œuvre, est-on forcé de ne point tenir leurs écrits pour des œuvres de qualité ; car, ainsi que nous le disions plus haut, l'on ne peut tenir pour chef-d'œuvre, du point de vue de l'efficacité actuelle, une œuvre que personne ne lit ni ne connaît. Aussi bien, ne pouvons-nous qu'espérer que l'avenir réhabilitera ces « poètes maudits » ; mais ceci est une autre histoire.

En réalité, la catégorie d'écrivains dont on attend le plus, ce sont les romanciers. L'on peut remarquer

¹ Je pense surtout à Mgr Augouard, alors simple prêtre, qui affirmait à sa mère, dans une de ses nombreuses lettres, qu'il était vraiment certain, maintenant qu'il vivait avec les Noirs, qu'il s'agissait bel et bien des descendants de Cham — descendance qui semble bien regrettable sous la plume du prélat.. Et certes, reconnaît-il une. ligne plus loin qu'il n'a pas de preuve pour étayer son assertion ; il n'empêche qu'il continue d'affirmer qu'il s'agit vraiment de descendants de Cham. Aujourd'hui, l'Europe n'éprouve plus le besoin de légitimer aussi dérisoirement l'aventure africaine.

quelle curiosité suscite d'emblée la parution d'un roman africain — pourvu, certes, que la presse veuille bien en parler. C'est donc tout particulièrement le point de la littérature romanesque africaine que nous nous appliquerons à faire.

Depuis la fin de la dernière guerre, les romanciers qui s'inspirent de l'Afrique Noire se trouvent être aussi bien des Blancs que des Noirs. Cette constatation ne nous servira à rien, ainsi que nous le verrons dans un instant.

Allons plutôt au coeur du problème et posons-nous les questions essentielles.

Et d'abord, quelle sera la tonalité du roman africain, réaliste ou non réaliste ? Cette tonalité dépendra essentiellement du tempérament de chaque auteur, de sa sensibilité à l'attitude du public. Si l'écrivain manque de personnalité, il fera ce que lui demande le public. S'il a de la personnalité, il fera de la littérature selon son goût et ses propres conceptions. Savoir ce que le public français demande à un romancier africain est une autre question que nous traiterons plus loin.

Ensuite, quelle sera la qualité prévisible de ce roman ? Elle dépendra essentiellement de sa tonalité. Etant données les conceptions modernes du beau en littérature, étant donné tout au moins ce qu'ont ces conceptions d'essentiel, si une œuvre est réaliste, elle a de nombreuses chances d'être bonne ; sinon, en supposant même qu'elle comporte des qualités formelles, elle risque de manquer de résonance, de profondeur, de ce dont toute littérature a le plus grand besoin : l'humain ; d'où il suit qu'elle a beaucoup moins de chances — si seulement elle en a — d'être bonne, qu'une œuvre réaliste.

Ainsi que nous le disions à l'instant, ce qui distinguera donc les romanciers africains, c'est bien moins leurs origines ethniques que leurs différents tempéraments, leurs personnalités. En effet, s'il semble en théorie que seuls les écrivains blancs puissent se permettre de n'exploiter que le côté pittoresque de l'Afrique Noire, tandis que les écrivains noirs, plus conscients des graves problèmes qui se posent à leur continent natal, ne se serviraient tout au plus de son pittoresque que comme d'un repoussoir à sa réalité profonde, il se révèle à l'examen du petit nombre d'auteurs écrivant sur l'Afrique, que les pittoresquistes se recrutent aussi bien chez les uns que chez les autres.

Chez les Blancs : « Les couteaux sont de la fête », « Va-t-en avec les tiens », etc...

Chez les Noirs : « L'enfant noir », « Le regard du roi », « Karim »², « Batouala mourant », etc...

Quand je dis « etc... », ce n'est qu'une façon de parler, car alors que je pensais citer les écrivains africains spécialistes du pittoresque, je viens de m'apercevoir que j'ai en fait cité tous les écrivains africains auxquels le public français et sa critique ont daigné accorder leurs faveurs, depuis une dizaine d'années.

Serait-ce donc que le public français demande à l'écrivain africain de faire du pittoresque, rien que du pittoresque ?

Et d'abord, lorsque je parle du public français, à qui pensé-je ? Certainement pas aux Africains dont la consommation de cette denrée de première nécessité appelée littérature est statistiquement négligeable, du moins pour l'instant, et cela pour de très nombreuses raisons qu'il serait trop long d'énumérer dans le cadre d'un article de revue. Disons simplement qu'il y a là comme une illustration du drame trop connu du déracinement des élites africaines : les écrivains noirs ne peuvent même pas écrire pour un public noir

Reste donc le public européen. Il faut se dire en effet que le romancier africain, qu'il soit blanc ou noir, écrit essentiellement pour le public français de la métropole, ce qui explique bien des choses. Mais, auparavant, il importe de définir l'attitude de ce public à l'endroit de l'écrivain africain.

Le Français-qui-lit-les-romans, c'est-à-dire en définitive le bourgeois, qu'il soit petit ou grand, est

² Je me suis autorisé à citer ici même des livres écrits avant la guerre comme : « Batouala mourant » et « Karim ». J'ai pensé en effet que quoique ces livres n'appartiennent pas à l'époque ou au domaine que je me proposais d'étudier, ces indications pourraient guider le lecteur curieux de la littérature africaine.

non seulement le citoyen mais le pilier d'un pays qui était, il n'y a pas encore si longtemps, une grande nation, qui aspire toujours à le rester, espère y réussir, et dont l'amour-propre est blessé au moins une fois chaque jour depuis la guerre, ainsi qu'il arrive aux anciennes-grandes nations. Point n'est besoin d'être spécialiste des questions internationales pour s'apercevoir que les facteurs proprement européens du prestige français s'effritent chaque jour plus irrémédiablement.

Cependant, si ce pays refuse de renoncer à sa grandeur passée, de quels moyens son désespoir lui suggèrera-t-il de se servir afin non seulement de se hisser au rang envié mais surtout de s'y maintenir quelque temps ? Les colonies, parbleu ! L'empire ! L'Union Française ! Appelez cela comme vous voudrez. Jamais les bourgeois français n'ont autant misé sur les colonies qu'à l'époque où nous vivons.

Mais les colonies elles-mêmes, par la faute de ces petits plaisantins de la littérature, de la presse, de l'enseignement ; par la faute de ceux que dans certains milieux, l'on appelle les spécialistes de la subversion ; les colonies elles-mêmes, dis-je, ont appris et se répètent la fameuse apostrophe de Vergniaud : « Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous ! » Et de plus en plus forte se révèle, dans l'empire français, la tendance à l'autonomisme et même au séparatisme. Fait nouveau, une des perles de cet empire a soutenu une longue guerre contre la métropole. Ce n'est pas tout : une autre perle, le Maghreb entier, se trouve aujourd'hui dans une position critique ; et la vérité est que nul ne peut savoir où va ce morceau de l'empire français. Allons-nous perdre tout ? se demandent les colons et les bourgeois français, plus inquiets que jamais. « Non, que diable ! Ne nous reste-t-il pas toujours l'Afrique Noire ? »

Aux yeux du colon et du bourgeois français, qu'est-ce donc que l'Afrique ? « Une réserve inépuisable d'hommes et de matières premières. » (Je cite A. Coste-Floret, ministre des colonies dans un des nombreux gouvernements de la première législature de la Quatrième.) L'on connaît les slogans : « L'Afrique Noire, notre dernière chance ! », « L'Afrique Noire, voilà la carte à jouer ! », « L'Eurafrrique... », etc... Le bourgeois français pense donc surtout à l'Afrique Noire comme une dernière chasse gardée qu'il convient de protéger jalousement contre la convoitise des « impérialismes soi-disant révolutionnaires ». Il va de soi que derrière toutes les belles formules libérales, généreuses, fraternelles et républicaines lancées à travers l'espace par la presse bourgeoise, se profile la même, la séculaire, l'intangible réalité, l'éternelle cupidité : exploiter l'homme où on le peut sans risque.

Oui, sans risque ! L'on devine dès lors qu'une littérature africaine réaliste ne peut être du goût de ces messieurs-dames, car est-il pire risque pour eux que de voir un jour leurs louches opérations dénoncées, démontées, étalées sur des feuilles populaires ? Ils tâcheront donc d'étouffer dans l'œuf toute littérature réaliste africaine. Car, la réalité actuelle de l'Afrique Noire, sa seule réalité profonde, c'est avant tout la colonisation et ses méfaits³.

Pour nous donc qui ne sommes pas métaphysicien de profession, la première réalité de l'Afrique Noire, je dirais même sa seule réalité profonde, c'est la colonisation et ce qui s'ensuit. La colonisation qui imprègne aujourd'hui la moindre parcelle du corps africain, qui empoisonne tout son sang, renvoyant à l'arrière plan tout ce qui est susceptible de s'opposer à son action. Il s'ensuit qu'écrire sur l'Afrique Noire, c'est prendre parti pour ou contre la colonisation. Impossible de sortir de là. Le voudrait-on, on n'y parviendrait pas. Ami ou ennemi, tel est bien le dilemme. Quiconque veut en sortir est bien obligé de tricher.

Justement, les bourgeois et les colons demandent à leurs clercs de tricher, d'écrire leurs louanges, de chanter leurs bienfaits. Que se produit-il alors ? Si le clerc est un Blanc, il n'aura aucune vergogne à écrire ces livres réactionnaires et racistes auxquels les vitrines des librairies nous ont

³ Je sais qu'il ne manquera pas de gens pour m'accuser d'esprit partisan, de manquer d'objectivité, de ne voir qu'une face de la colonisation, ses méfaits, sans même chercher à considérer l'autre : ses bienfaits. La rhétorique européenne, française surtout, exige en effet que toute réalité ait deux faces : une laide, une belle. Cependant, si nous placions la guerre, par exemple, dans une telle optique, ne risquerions-nous pas d'en faire l'apologie ? Remarquez que le régime hitlérien l'avait déjà fait. A mon avis, la guerre et la colonisation se rejoignent encore sur ce plan-là, comme sur beaucoup d'autres : on ne peut les juger dans l'optique des méthodes de dissertation enseignées dans les classes terminales des lycées ; la colonisation, comme la guerre, est toute vilaine ou toute belle ; la trouver à la fois belle et vilaine n'est qu'un vulgaire faux-fuyant.

habitués : « Va-t-en avec les tiens », « Les couteaux sont de la fête », etc...

Si le clerc est un Noir, l'opération se révèle un peu plus compliquée, car ce Noir doit compter avec l'opinion du milieu d'où il sort, de ses amis, de ses congénères. Et puis, il y a chez chaque Noir, une sorte de pudeur qui fait qu'il s'engage toujours avec une répugnance marquée sur la voie de la prostitution ; c'est seulement une fois qu'il y est engagé que tout marche comme sur des roulettes. Enfin, sait-on jamais, il se pourrait qu'il survienne une petite révolution, un jour, dans son pays natal. S'il s'y trouve alors, même par hasard, ne lui sera-t-il pas fait grief d'avoir collaboré avec la colonisation ?

Le clerc noir fera donc semblant de ne pas prendre parti. Il se réfugiera parmi les sorciers, les serpents-de-grand-père, les initiations à la nuit tombante, les femmes-poissons et tout l'arsenal du pittoresque de pacotille. Il méconnaîtra tout ce qui peut le compromettre, et singulièrement la réalité coloniale. C'est ainsi que, paradoxalement, il se fera encore moins réaliste que le clerc blanc, dont la situation ne comporte aucune ambiguïté. Or, sur ce terrain du non-réel, le clerc noir est, objectivement, beaucoup mieux placé que le clerc-blanc, parce que mieux écouté chez le bourgeois ignare. Car, lorsque le clerc noir affirme avoir été initié au clair de lune, avoir appartenu à la confrérie des Lions, avoir caressé un crocodile-totem, etc..., le bourgeois ne peut que s'ébaudir et prendre ses affirmations pour argent comptant : « C'est qu'il en sait un petit mot, ce gars-là !... » Et tout est dit ! Tout cela concourt à enfoncer davantage le clerc noir dans le borborygme du pittoresque, une vase dont il est difficile de sortir une fois qu'on s'y est embourbé. C'est alors que le clerc blanc se voit octroyer le rang de parent pauvre.

En se référant à l'actuelle littérature américaine, l'on peut savoir à quoi aboutit un écrivain conformiste, amateur de gros tirages, ami des hauts fonctionnaires du régime. Depuis que le le Président des U. S. A. ne s'appelle plus F.D. Roosevelt, Steinbeck s'est tu ou presque, Faulkner paraphrase la Bible (il est vrai que son cas est un peu spécial), Hemingway s'est contenté de développer lourdement un mythe banal dans un petit livre qui a été accueilli, comme son chef-d'œuvre, tandis qu'un nouveau-venu tel que Truman Capote, plus logique que ses devanciers, a donné délibérément dans le fantastique. De même il est à prévoir qu'un écrivain africain, s'il tient à dédier ses livres aux grands colons, finira dans le fantastique, à moins qu'il n'y commence.

Les temps ne sont donc pas propices pour une littérature africaine authentique. Car, ou bien l'écrivain africain est réaliste, et dans ce cas, non seulement il ne risque guère d'être publié, mais même s'il y parvenait, la critique l'ignorerait, le public aussi. Ou bien, il est conformiste et dans ce cas il risque de donner dans le pittoresque gratuit et même dans le fantastique, ce qui lui fera surtout écrire des sottises. Ainsi que nous l'avons déjà dit, nous croyons que la race, ici, est de peu d'importance ; ce qui compte c'est le tempérament.

Il se pose cependant une question complémentaire : à en juger par les périodiques littéraires qui paraissent dans ce pays, n'y a-t-il pas en France deux publics différents et même opposés ?

Plus sommairement, n'y a-t-il pas le public des « Lettres Françaises » et de l'autre côté le public du « Figaro Littéraire » ? Ne semble-t-il pas que le public des « Lettres Françaises » doive par définition réserver un accueil sympathique à une littérature africaine réaliste ?

C'est ce qu'il semble en effet, mais du premier regard seulement. Car, examinées de près, les choses se révèlent moins simples. En 1955, le monde se partage en deux grands blocs puissants, opposés dans un antagonisme si violent qu'il n'y a plus place pour les neutres. Ici, le dilemme est plus vrai que jamais, qui dit : « Qui n'est pas avec toi travaille contre toi. Ami ou ennemi, utile ou nuisible... ». Ce siècle est ainsi fait que le sectarisme y sévit sans remords, que les gens préfèrent leurs pires ennemis à ceux de leurs amis qui ne sont pas l'exacte réplique d'eux-mêmes.

Si donc, sur le plan métropolitain, un écrivain africain n'est engagé ni totalement à gauche ni totalement à droite, qu'il se taise. Bien sûr, il se pourra que par-ci, par-là, un individu réussisse à briser toutes les barrières, à s'imposer en dépit de tous, mais ce ne sera tout de même que l'exception. Que l'écrivain africain se taise donc, voilà ce que semble lui proposer la France en 1955.

A moins qu'il ne se résolve, ce qui n'est pas sans tenir de l'héroïsme, à écrire pour l'époque lointaine où l'enseignement aura suffisamment développé le goût de la lecture parmi les Africains, ses congénères. Il semble, au vrai, qu'avant cette époque-là, il soit impossible de parler d'une littérature africaine authentique. Il semble aussi, autant qu'il soit possible de le prévoir, que cette littérature-là sera forcément africaine, certes, mais même nationale ; nous voulons dire que l'écrivain africain parlera à ses concitoyens le langage qui leur plaît ; qu'il les entretiendra des aspirations qui seront les mêmes pour eux tous. Peut-être cette littérature, avant de se hausser au niveau humain et international, devra-t-elle d'abord être régionaliste. Et ce ne sera que la faute de l'Europe, et particulièrement de la France, trop repliée sur elle-même, et qui se sera refusée à voir plus loin que le bout de son nez.

A.B.

Livres à lire (disponibles à la LPN)

Collectif, sous la direction de Adama Samaké : *Mongo Beti, une conscience universelle*, Publibook 2015

René Philombe : *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard* ; préface Ambroise Kom ; Bayreuth African Studies 2002

SOCIETE DES AMIS DE MONGO BETI (SAMBE)

Association sans but lucratif

% Librairie des Peuples Noirs B.P. 12405 Yaoundé Cameroun

Tél. (+237) 670 71 25 63 / 693 88 23 83 / 222 21 44 04

E-mail :sambe2003@gmail.com ; librairiepeuplesnoirs@gmail.com

Bulletin d'adhésion et de cotisation 2015

Nom : _____ Prénom : _____

Email : _____

Tél. : _____

Adresse: _____

Montant de l'adhésion : **membre actif 10.000 FCFA, 15 Euros, 20\$** **étudiant 2.000 FCFA, 8Euros, 10\$**

Membre bienfaiteur :

Mode de règlement : **espèces** **transfert express** **virement bancaire**

Date :

Nom et signature de l'adhérent :